

Le Jour, 1953
29 Mars 1953

PROPOS DOMINICAUX - APRES SA LONGUE AVENTURE

Après sa longue aventure, l'humanité attend toujours une définition de l'amour, une définition du bonheur. C'est à désespérer du bonheur et de l'amour ensemble.

Qu'ont fait les hommes de la leçon du temps ? Qu'ont-ils fait de la leçon des choses ? La tradition fut-elle vaine et l'expérience stérile ? **Le spectacle universel est celui d'une insurrection contre le passé.**

« Temps nouveaux, ordre nouveau », voilà longtemps qu'on entend cette chanson. « Ordre nouveau », sans doute. Mais cet ordre (ou ce désordre) multiplié, qu'a-t-il fait de l'homme ? Qu'apporte-t-il à l'homme ? **Cette vieille machine, l'homme, qui, depuis les origines, n'a pas cessé de transmettre la même vie, l'homme qui change si peu jusque dans le plus vaste progrès, l'homme est-il plus, près du bonheur ?**

Deux milliards de nos frères et nous-mêmes, nous faisons comme nos pères, nous courons après le bonheur qui nous fuit ; et nous nous accrochons à de fugitives amours.

Et l'éternelle question revient : **qu'est-ce que le bonheur ?** Est-il mieux dans la présence de ce qui nous asservit, et finalement nous désespère, ou dans son absence ?

« **Bonheur** » dit le lexique : « **état heureux** », mais l'exemple suit, foudroyant : « **le bonheur parfait n'existe pas** ». Il n'y a qu'une somme de petits bonheurs intermittents à quoi on peut aspirer, et qui, par définition, sont éphémères. Chacun en rend ce qu'il peut, au cours des minutes fuyantes. Chacun a son idée du bonheur, chacun a son opinion du bonheur.

La sagesse la plus sûre, c'est que, comme la justice le bonheur n'est pas de ce monde : qu'on ne peut rien fonder de durable sur une existence si pleine d'accidents et si brève ; enfin que le seul vrai bonheur est au prix du détachement, de ce détachement qui nous éloigne des désirs démesurés, qui nous fait nous contenter d'une heure enchantée, d'une heure sans lendemain.

Au vrai, c'est la Voix sublime entre toutes qui dit « **qu'à chaque jour suffit sa peine** ». C'est là notre réconfort. Si nous devons nous établir dans l'obsession de la peine quotidienne et en faire l'addition d'avance, que resterait-il du présent, **que deviendrait l'avenir ?** Et que deviendraient les musiques du soir et du matin, de la mer, des arbres, des fleurs, des jeux de la lumière et de l'ombre ?

Car notre peine ne finit qu'avec nous. L'art est de l'oublier quelquefois. C'est alors le pauvre bonheur qu'on peut attendre de la vie et de l'oubli.

Dans l'absolu, s'il n'est pas permanent, qu'est-ce, en effet, que le bonheur ? Qu'est-ce que le bonheur s'il n'a pas d'avenir ? Et si tout doit finir dans la décrépitude et le vide, vers quel bonheur chimérique courons-nous ?

Il faudrait évoquer là, Baudelaire et sa terrible « Charogne ». Il la faudrait évoquer pour susciter l'espérance.

Malgré toute la philosophie matérialiste, nous savons que notre vie sera toujours faite d'exaltations et de tristesses, de victoires et de défaites ; et cela, avec le secours de l'industrie américaine ou soviétique, ou sans lui.

Le tonneau de Diogène a sa valeur civilisatrice. Et Diogène, excessif sans doute, a préféré un peu de soleil à l'ombre que faisait Alexandre.

Au fond on n'est heureux qu'en contentant son âme ; mais il faut y croire d'abord.